



Informazioni su questo libro

Si tratta della copia digitale di un libro che per generazioni è stato conservata negli scaffali di una biblioteca prima di essere digitalizzato da Google nell'ambito del progetto volto a rendere disponibili online i libri di tutto il mondo.

Ha sopravvissuto abbastanza per non essere più protetto dai diritti di copyright e diventare di pubblico dominio. Un libro di pubblico dominio è un libro che non è mai stato protetto dal copyright o i cui termini legali di copyright sono scaduti. La classificazione di un libro come di pubblico dominio può variare da paese a paese. I libri di pubblico dominio sono l'anello di congiunzione con il passato, rappresentano un patrimonio storico, culturale e di conoscenza spesso difficile da scoprire.

Commenti, note e altre annotazioni a margine presenti nel volume originale compariranno in questo file, come testimonianza del lungo viaggio percorso dal libro, dall'editore originale alla biblioteca, per giungere fino a te.

Linee guida per l'utilizzo

Google è orgoglioso di essere il partner delle biblioteche per digitalizzare i materiali di pubblico dominio e renderli universalmente disponibili. I libri di pubblico dominio appartengono al pubblico e noi ne siamo solamente i custodi. Tuttavia questo lavoro è oneroso, pertanto, per poter continuare ad offrire questo servizio abbiamo preso alcune iniziative per impedire l'utilizzo illecito da parte di soggetti commerciali, compresa l'imposizione di restrizioni sull'invio di query automatizzate.

Inoltre ti chiediamo di:

- + *Non fare un uso commerciale di questi file* Abbiamo concepito Google Ricerca Libri per l'uso da parte dei singoli utenti privati e ti chiediamo di utilizzare questi file per uso personale e non a fini commerciali.
- + *Non inviare query automatizzate* Non inviare a Google query automatizzate di alcun tipo. Se stai effettuando delle ricerche nel campo della traduzione automatica, del riconoscimento ottico dei caratteri (OCR) o in altri campi dove necessiti di utilizzare grandi quantità di testo, ti invitiamo a contattarci. Incoraggiamo l'uso dei materiali di pubblico dominio per questi scopi e potremmo esserti di aiuto.
- + *Conserva la filigrana* La "filigrana" (watermark) di Google che compare in ciascun file è essenziale per informare gli utenti su questo progetto e aiutarli a trovare materiali aggiuntivi tramite Google Ricerca Libri. Non rimuoverla.
- + *Fanne un uso legale* Indipendentemente dall'utilizzo che ne farai, ricordati che è tua responsabilità accertarti di farne un uso legale. Non dare per scontato che, poiché un libro è di pubblico dominio per gli utenti degli Stati Uniti, sia di pubblico dominio anche per gli utenti di altri paesi. I criteri che stabiliscono se un libro è protetto da copyright variano da Paese a Paese e non possiamo offrire indicazioni se un determinato uso del libro è consentito. Non dare per scontato che poiché un libro compare in Google Ricerca Libri ciò significhi che può essere utilizzato in qualsiasi modo e in qualsiasi Paese del mondo. Le sanzioni per le violazioni del copyright possono essere molto severe.

Informazioni su Google Ricerca Libri

La missione di Google è organizzare le informazioni a livello mondiale e renderle universalmente accessibili e fruibili. Google Ricerca Libri aiuta i lettori a scoprire i libri di tutto il mondo e consente ad autori ed editori di raggiungere un pubblico più ampio. Puoi effettuare una ricerca sul Web nell'intero testo di questo libro da <http://books.google.com>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

LA TARENTULE.

BALLET PANTOMIME EN DEUX ACTES.



De l'Imp. d'A. PIRAN DE LA FORÊT, rue des Noyers, n. 37.

LA TARENTULE.

BALLET PANTOMIME EN DEUX ACTES,

PAR M. CORALLI. *κ*

MUSIQUE DE M. CASIMIR GIDE.

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS
SUR LE THÉÂTRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE,
LE 24 JUIN 1839.

Prix : 1 franc.

PARIS,
CHEZ JONAS, LIBRAIRE DE L'OPÉRA.

—
1839.



La scène se passe dans un village des Calabres.

PREMIER ACTE.

Personnages.

LUIDGI.
OMÉOPATICO.
LE BARIGEL. }
LE SACRISTAIN. }
LAURETTA.
MATHÉA la mère.
CLORINDE.
La sœur tourière.

Acteurs.

MM. Mazilier.
Barrez 1^{er}.
L. Petit.
M^{lles} Fanny Elssler.
Roland.
Forster.
Delaquit.

DANSE.

Pas de trois. M^{lles} Albertine, Sophie Dumilatre, Adèle Dumilatre.

Pas de deux. M^{lles} Fanny et Thérèse Elssler.

Pas de deux. MM.

Pas de quatre. M. Mabile. M^{lles} Alexis, Maria, Fitjames 2^e.

CORYPHÉES.

MM. Quériau, Coralli, Desplaces 2^e.

M^{lles} Mercier, St-Just, Kolnberg.

CHASSEURS DE LA MONTAGNE.

MM. Célarius, Dugit, Clément, Fromage, Durand, Gondoin, Renauzy, Millot, Scio, Barrez 2^e, Guiffard, Chatillon.

M^{mes} Pérès, Robin, Célestine, Victorine, Athalie, Campan, Laurent, Marquet 1^{re}, Julia, Dimier, Célarius 1^{re}, Caroline.

MOISSONNEURS.

MM. Brillant, Huguet, Cornet 2^e, Gourdoux, Honoré, Ch. Petit, Caré, Bégrand, Cornet 1^{er}, Briolle, Constant, Sauton.

M^{mes} Desjardins, Wiéthof, Jussset, Célarius 2^e, Saulnier 1^{re}, Saulnier 2^e, Lacroix, Duc, Lacoste 1^{re}, Colson, Gougibus, Duménil.

PAYSANNES.

M^{mes} Capon , Bénard 2°, Coupotte , Rodriguez , Leclercq ,
Haasnhut , Savatier , Ligni.

POSTILLONS.

MM. Lenoir, Martin.

Un chef de brigands.

16 brigands. — Des comparses.

SERVANTES.

M^{lles} Géandron 3°, Pézée.

RELIGIEUSES.

M^{mes} Lenoir, Lemaître.

ENFANTS.

MM. Dimier, Ponceau, Lejeune, Wiéthof, Maugin.

M^{lles} Pérès 2°, Paget , Danse , Cassan , Baillet , Bouvier ,
Lacoste 2°, Géandron 1^{re} , Géandron 2° , Marquet 2° , Daubi-
gnon.

DEUXIÈME ACTE.

LES MÊMES PERSONNES DU 1^{er} ACTE POUR LE CORTÈGE.

M^{mes} Victorine , Caroline , Célestine , Marquet 1^{re} , Desjar-
dins 2°, Robin , Jossot , Julia , Athalie , Laurent , Dimier ,
Pérès 1^{re}.

ENFANTS.

M^{lles} Elise , Robert , Dabas , Chevalier , Toussaint , Potier ,
Bizor , Delestre , Senti , Delbes , Délie , Guérino.

ENFANTS DE CHOEURS.

MM. Jules , Alex. Petit , Ernest , Rouget.

Six notables.

Des comparses.

LA TARENTULE.

BALLET EN DEUX ACTES.

ACTE PREMIER.

Un village dans la Calabre. A gauche, sur le premier plan, la maison de la poste, avec un balcon avançant sur la rue. A droite, la porte de l'église. Au fond, la grande route et le commencement des montagnes.

(Le jour commence à peine à paraître.)

SCÈNE PREMIÈRE.

Un jeune homme du village, un chasseur de la montagne, Luidgi, sort de sa chaumière ; il s'approche de la maison de la poste et du balcon de sa maîtresse : elle dort encore. Il va doucement frapper à plusieurs portes du village, chez tous les jeunes gens ses amis : « Venez avec moi, venez m'aider à lui donner une sérénade. » Tous les jeunes gens prennent des guitares, des triangles, des mandolines et se forment en groupe sous le balcon de Loretta.

Celle-ci vient d'ouvrir sa fenêtre et s'est avancée

sur son balcon. Elle voit Luidgi et ses camarades qui s'apprêtent à lui donner un concert ; elle rentre doucement dans sa chambre en se préparant à écouter.

SCÈNE II.

Luidgi va donner le signal pour commencer la symphonie. Le bruit de plusieurs pas se fait entendre du côté de la grande route. Les jeunes gens déposent leurs guitares et vont écouter au fond du théâtre. Le bruit augmente. Luidgi fait signe à ses amis de rentrer dans leurs maisons. Lui seul reste aux aguets ; il se cache derrière un arbre, à l'extrémité de la grande place.

Venant de la gauche et se dirigeant vers les montagnes, on voit s'avancer lentement et avec précaution des brigands calabrais, obligés de traverser le village pour regagner la forêt. Au milieu d'eux est une femme attachée sur un cheval, et la figure couverte d'un bandeau ; des chevaux suivent, portant des malles et des bagages enlevés à d'autres voyageurs que l'on voit traînés à pied par les brigands. Ceux-ci s'avancent sur deux lignes, le fusil armé à la main ; ils entraînent leurs prisonniers et disparaissent avec eux du côté de la montagne.

Luidgi sort de sa cachette et appelle ses camarades. Il leur raconte ce qu'il vient de voir, excite leur courage, les engage à courir sur les traces des brigands ;

ils rentrent tous dans leurs maisons, en ressortent avec des carabines. Luidgi se met à leur tête, et tous s'élancent vers la montagne.

SCÈNE III. •

Loretta entr'ouvre sa fenêtre et s'avance au bord du balcon, impatiente de ne pas entendre commencer la sérénade qu'elle attend. Elle écoute.... rien! Elle regarde..... personne! Dans son dépit contre Luidgi, elle descend; elle voit autour d'elle, à terre et sur les deux bancs de pierre qui sont près de sa porte, les guitares que les jeunes gens y ont laissées; elle prend une mandoline, et puisque son amant ne lui fait pas de musique, c'est elle qui lui donnera une sérénade.

A ce bruit, les jeunes filles du village sortent toutes de leurs maisons; elles appellent leurs frères et leurs parents: personne ne répond; elles prennent alors le même parti que Loretta, ramassent les guitares qui sont restées à terre, et la symphonie commence.

On entend ouvrir la fenêtre de Mathéa, la maîtresse de poste.

Loretta fait signe à ses compagnes, qui courent avec elle se réfugier sous le balcon de Mathéa, et là, sans être aperçues, elles continuent leur sérénade.

SCÈNE IV.

Mathéa, la maîtresse de poste, paraît à son balcon.

Elle entend le bruit des instruments, et elle est furieuse. « Encore ces jeunes gens ! encore Luidgi, qui vient ainsi tous les matins donner des aubades à ma fille dont il est amoureux ; mais elle n'est pas pour lui : il ne l'aura pas, et je vais les renvoyer de la bonne manière. » Elle descend. Pendant ce temps les jeunes filles s'éloignent du balcon et se forment en groupe au milieu du théâtre, et, quand Mathéa sort furieuse de sa maison, elle se trouve en face d'un groupe de jeunes filles armées de guitares.

— « Quoi ! c'est vous ?... Que faites-vous là ? — Nous donnons une aubade. — A qui ? — A vous, signora, à vous seule : une surprise que nous vous ménaçons. »

Et les jeunes filles se mettent à danser autour d'elle.

Colère de Mathéa. « C'est bien le matin, à cette heure-ci, qu'il s'agit de danser au lieu de travailler. Rentrez chez vous ! allez à l'ouvrage. » Mais elle a beau crier, le bruit des guitares, des triangles et des castagnettes empêche qu'on ne l'entende.

Dans sa colère, elle saisit la mandoline dont joue Loretta, sa fille. Cette mandoline, elle la reconnaît. C'est celle de Luidgi. Elle la lui arrache, la jette à terre et la brise, et lui déclare que jamais, elle, la maîtresse de poste et la plus riche propriétaire de l'endroit, ne donnera sa fille au plus pauvre garçon du village, à un chasseur de la montagne. Loretta se met à pleurer. Sa mère la gronde encore plus fort et rentre dans sa maison, où elle lui ordonne de la suivre.

Loretta, dont les larmes redoublent, veut lui obéir. Ses compagnes, qui n'ont pas cessé de danser, l'arrêtent, l'entourent et la forcent, malgré son chagrin, à danser avec elles. Mais un événement vient suspendre les danses. On entend des coups de fusil et des cris de victoire. On regarde du côté de la montagne.

SCÈNE V.

Luidgi arrive, avec tous les garçons du village, la carabine sur l'épaule, et traînant les brigands qu'ils ont enchaînés. Derrière eux s'avancent des voyageurs qu'ils viennent de délivrer, des religieuses du couvent voisin, quelques soldats de gendarmerie et le barigel, accourus au bruit. Loretta, effrayée, court à Luidgi et l'interroge. Luidgi raconte qu'il a tué ou dispersé les brigands, délivré une belle dame prisonnière ainsi que ces voyageurs dont il a repris et ramené les bagages. Les soldats de gendarmerie emmènent les brigands enchaînés, et le barigel, assis à gauche, dresse du tout un procès-verbal.

Dans ce moment descend, faible et souffrante encore, la signora Clorinde. Loretta et les jeunes filles courent au devant d'elle.

Clorinde est la jeune dame que les bandits entraînaient attachée sur un cheval. Il y a trois mois, qu'en voyage, elle a été attaquée dans sa voiture et blessée par les brigands, qui l'ont emmenée prisonnière. De-

puis trois mois elle est en leur pouvoir, et son mari et tous ses parents la croient morte. Elle est d'une grande famille de Naples. Elle est riche, et demande à Luidgi, son libérateur, comment elle peut s'acquitter envers lui. Luidgi la remercie; il n'a besoin de rien. Il n'a qu'un seul désir, un seul vœu qui ne peut être exaucé, c'est d'épouser Loretta qu'il aime, et c'est impossible! Mathéa, sa mère, ne veut pas de lui pour gendre et le refuse. — « Et pourquoi donc? dit Clorinde. — Parce que je suis pauvre, parce que je n'ai rien, et que la signora Mathéa, la maîtresse de poste, est propriétaire de cette belle maison. »

N'est-ce que cela, dit Clorinde, je te donnerai de quoi en acheter une aussi belle. Et d'un nécessaire que lui présente le barigel, et qu'elle reconnaît lui appartenir, elle tire un portefeuille qu'elle remet à Luidgi, tandis que les autres voyageurs distribuent également des présents aux autres jeunes gens du village qui ont contribué à leur délivrance. Ceux-ci offrent l'hospitalité aux voyageurs qui l'acceptent. Les religieuses s'approchent de Clorinde et lui proposent, jusqu'à ce qu'elle ait écrit à sa famille, un asile dans leur couvent. Clorinde y consent et se dispose à les suivre.

Pendant ce temps, Luidgi, qui a ouvert le portefeuille et qui en a retiré plusieurs billets de banque, court les montrer avec joie à Loretta et à sa mère; puis il court remercier sa bienfaitrice qui s'approche de Mathéa et lui dit : « Je veux que Luidgi soit le mari

de votre fille; je leur promets, quand ils seront mariés, une somme égale à celle que je lui ai donnée. »

Mathéa ne trouve plus d'objections; elle consent à l'union des deux jeunes gens. Clorinde s'éloigne comblée de leurs bénédictions. Luidgi, ivre de joie, saute, embrasse tout le monde, invite à sa noce tous les habitants du village; et, malgré les objections de Mathéa, qui voudrait attendre et différer, le mariage aura lieu le soir même; tout le monde sort pour s'y disposer.

SCÈNE VI.

La maîtresse de poste, tout en haussant les épaules et en blâmant une telle précipitation, s'apprête à suivre sa fille et va s'habiller aussi comme mère de la mariée, lorsqu'elle entend le fouet du postillon. Elle regarde et voit arriver une calèche attelée de deux chevaux.

Il en sort un homme habillé de noir et couvert de plaques et de cordons. Mathéa appelle ses postillons qui accourent, leurs grosses bottes à la main; elle leur ordonne d'atteler à l'instant et de ne pas faire attendre cet illustre voyageur. Mais l'illustre voyageur est fatigué d'une course trop rapide; il ne demande pas mieux que de s'arrêter quelques instants, de se reposer et de dîner à l'hôtel de la Poste.

« Monsieur, dit Mathéa, est quelque diplomate, quelque seigneur, quelque prince? — Mieux que cela... Je

vois tous ces gens-là dans mon antichambre, et les têtes couronnées à mes genoux. C'est un fameux docteur ! un baron ! le médecin du roi ! le baron Oméopatico qui se rend à la cour de Naples où on l'appelle. Du reste, coquet, galantin et grand amateur du beau sexe. C'est aux jolies femmes surtout qu'il aime à prodiguer ses soins. — Justement, lui dit la maîtresse de poste, je suis sujette depuis mon veuvage à des maux de tête et à des palpitations de cœur. — Nous vous en guérirons, lui dit le docteur, » et il lui tâte le pouls en lui adressant des galanteries.

SCÈNE VII.

Paraît Loretta habillée en mariée. A son aspect, le docteur quitte la mère pour la fille. Voilà une malade qui serait bien mieux de son goût. Il supplie Mathéa de s'occuper de son dîner, car il meurt de faim ; il tombe de faiblesse. Mathéa va donner ses soins au repas, et laisse le docteur seul avec sa fille.

Loretta, voyant le docteur qui peut à peine se soutenir, lui offre une chaise ; mais il a retrouvé toutes ses forces : il s'approche d'elle et veut lui prendre la main ; elle se fâche. « C'est pour te tâter le pouls, car je suis médecin, médecin fameux, j'ai des recettes pour tous les maux, je guéris à l'instant toutes les maladies ; veux-tu essayer de mes talents ? — Je n'en ai pas besoin, je me porte à merveille. — Tu n'as pas, comme ta mère, des dou-

leurs à la tête? — Nullement. — Ni aux bras, ni aux jambes? — Vous voyez! » Et elle se met à courir, à sauter et à former quelques pas. « N'aurais-tu pas, par hasard, comme ta mère, des palpitations de cœur? — Peut-être, dit-elle en souriant. — Ah! dit le docteur, nous avons deviné le mal. Ce cœur bat trop vivement; voyons. — Non, dit-elle en lui donnant une tape sur la main, il faut me croire sur parole. — Eh bien! ma belle enfant, nous avons un moyen de vous guérir. — Lequel. — Il faut prendre un amoureux. — J'aime mieux un mari. — Ah! ah! dit le docteur un peu étonné..., elle tient au mariage...; eh bien! nous verrons plus tard, par la suite... Ce n'est pas impossible. Il lui montre son chapeau qui est orné d'un crêpe. Je suis veuf depuis quelque temps, et je pourrais bien finir par t'offrir ma main. — Vous, dit Loretta en riant? — Moi... Pourquoi cet air moqueur? — Et votre perruque! et votre âge! — Cela n'y fait rien... Il est certains barbons qui ont encore leur prix... Moi, surtout, qui dans mon temps fus un séducteur, un conquérant fameux. — Vous étiez... mais ils sont passés ces jours de fête. — Il me reste du moins les titres, la fortune; je te donnerai tout cela. — Je n'en ai que faire. — Viens avec moi à Naples, dans ma chaise de poste... Tu auras des bagues, des boucles d'oreilles, des colliers. » Loretta refuse. « Tu auras des belles robes, des pages, des carrosses. » Elle refuse toujours. « Eh bien! dit le docteur dont l'amour augmente par

la résistance... et à qui les promesses ne coûtent rien... je t'épouserai; tu seras baronne, la baronne Oméopatica. » Loretta lui rit au nez et s'échappe de ses bras. « Que faut-il donc pour te plaire? pour te séduire? — Une figure comme celle-là, lui répond Loretta en lui montrant Luidgi qui arrive. C'est mon amoureux, c'est mon mari. Nous vous invitons tous les deux à notre noce qui aura lieu ce soir. » Fureur du docteur; mais tout le village arrive.

SCENE VIII.

Mathéa sort de la maison, et prévient le docteur que son dîner est prêt. Le docteur n'a plus faim. « Tant mieux, lui dit gracieusement Loretta, vous souperez tantôt avec nous; vous assisterez à ma noce qui commence déjà. » En effet, les filles et garçons du village ont déjà ouvert le bal; et le docteur, malgré sa colère, aime mieux rester et voir danser Loretta. Divertissement. Danses du pays. Pendant la danse, Luidgi a plusieurs fois regardé l'horloge de l'église, et témoigne son impatience de ce qu'on ne vient pas lui annoncer que tout est prêt. Et les cloches qu'il n'entend pas sonner! « Où donc est ce sacristain?... Au cabaret, peut-être?... il en est bien capable. » Et il sort en courant pour le chercher.

A peine est-il sorti par la droite que le sacristain arrive par la gauche. « Il est bien temps, lui dit Lo-

retta, Luidgi est allé vous chercher. — Bah! il reviendra. » Le sacristain entre dans l'église, et Loretta, ainsi que quelques jeunes filles, sort pour rappeler Luidgi.

Pendant la danse, le docteur a pris Mathéa à part et l'a amenée sur le devant du théâtre. « Je n'y tiens plus, lui dit-il; je succombe, je suffoque, j'en ferai une maladie. J'aime votre fille. Je suis veuf, je suis riche, je vous la demande en mariage. — Est-il possible? répond Mathéa tout étourdie d'une pareille demande. — Répondez, consentez-vous? — Ah dam! pourquoi vous y prenez-vous si tard? Quand votre fille est mariée tout le monde vous la demande... — Il est encore temps. — Eh mon dieu non...! N'entendez-vous pas les cloches?... Voici les portes de l'église qui s'ouvrent. Tout est prêt. L'autel est paré; le prêtre n'attend plus que les époux. Et tenez, voici déjà la mariée qui revient. »

SCÈNE IX.

Paraît Loretta.... pâle et se soutenant à peine. On s'empresse autour d'elle. On l'interroge. Elle raconte qu'à quelques pas, près de la montagne, une tarentule a piqué Luidgi au pied. Soudain, à une espèce d'engourdissement, ont succédé des mouvements brusques et rapides; puis, par un phénomène inconcevable, il s'est vu en proie à une danse convulsive que rien ne peut arrêter. « Je sais, je sais, dit le docteur d'un air

grave; je connais cela. La piqûre de la tarentule produit toujours des effets pareils... On est pris d'un accès de fièvre dansante, et l'accès dure jusqu'à ce que le malade ait succombé; ce qui est inévitable.

Loretta pousse un cri... Tenez, tenez, le voici.

SCÈNE X.

On voit arriver Luidgi au milieu des villageois effrayés. Il est déjà accablé et haletant et dans les derniers accès du mal. Il forme encore quelques pas malgré lui. On voit qu'il voudrait et ne peut résister à la crise nerveuse qui le maîtrise et le domine. Épuisé et perdant la respiration, il tombe évanoui sur un banc.

Le docteur l'examine avec tranquillité en prenant une prise de tabac dans sa tabatière d'or, présent d'une tête couronnée. Il contemple froidement tous les symptômes en disant : « C'est bien cela, je l'avais prévu !... Il n'a plus que quelques moments à vivre ! »

Loretta s'élançe près de lui et joint les mains en suppliante. « Vous qui avez des remèdes pour tous les maux; vous, savant médecin, pourriez-vous le guérir. — Certainement... j'ai un élixir qui calme à l'instant ces sortes d'affections. — Eh bien! je vous en supplie, venez à son secours. — Cet élixir je ne l'ai pas sur moi et ne suis pas sûr de son efficacité. »

En ce moment Luidgi, évanoui, revient à lui, fait encore quelques pas et retombe sans connaissance.

« Il expire !... il expire, dit Loretta au désespoir et se jetant aux pieds du docteur ; empêchez qu'il ne meure, et ma vie est à vous. — Eh bien ! lui dit-il à voix basse, je sauverai ses jours, mais à une condition. — Laquelle? — Vous jurez de vous y soumettre? — Oui, je le jure, laquelle? — C'est que vous m'épouserez à l'instant même à sa place. » Indignation de Loretta, qui s'éloigne du docteur en appelant sur lui les malédictions du ciel ! « Hâtez-vous, dit froidement le docteur, il n'a plus que quelques instants à vivre ! » Loretta pousse un cri déchirant... « Qu'il vive, qu'il vive !... et que je meure !... » et anéantie, elle tombe dans les bras de sa mère en cachant sa tête dans ses mains.

Le docteur tire de sa poche un petit nécessaire de voyage avec des fermoirs en or. Il y prend un flacon, qu'il fait respirer à Luidgi. Celui-ci ouvre les yeux, et revient lentement à la vie... En ce moment les cloches sonnent de nouveau. Les chantres, les enfants de chœur et tout le cortège sortent de l'église et viennent chercher les mariés. Le docteur et la mère de Loretta entraînent la pauvre fille à moitié évanouie. Et de l'autre côté on emporte dans la maison de la poste Luidgi, qui commence à peine à reprendre ses sens.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND:

Une chambre dans la maison de la maîtresse de poste. Au fond une alcove, à droite et à gauche portes latérales. A droite, sur le premier plan, une toilette avec une glace. A gauche une haute cheminée, et au-dessus une madone. Près de la cheminée un grand fauteuil. Une lampe allumée. Au fond le cadran d'une horloge.

SCÈNE I^{re}.

Entre Luidgi faible et souffrant conduit par des jeunes filles qui l'entourent et le soutiennent. On le place dans le grand fauteuil à gauche et on lui prodigue des soins auxquels il est insensible. Il n'écoute rien et ne voit rien. Sa raison ne lui est pas encore complètement revenue, mais il ne pense qu'à Loretta et ne demande que Loretta. « Où est-elle ? » On n'ose lui répondre, dans la crainte de lui occasionner un nouvel accès qui, dans l'état de faiblesse où il se trouve, pourrait devenir mortel. Calme-toi, lui dit-on, elle va venir.

« Oui, dit Luidgi en regardant autour de lui, c'est ici son appartement... et partout des fleurs, des bouquets... Ah ! c'est la chambre nuptiale... je me le rappelle maintenant... Loretta m'appartient... elle est à

moi... rien ne peut plus nous séparer. Oui, dit-il avec joie aux jeunes filles consternées, mes idées me reviennent... et mon bonheur aussi ! C'est aujourd'hui que je dois l'épouser... Comme elle tarde à venir !.. Pourquoi ne vient-elle pas?... Ah ! grâce au ciel, la voici. »

SCÈNE II.

Il aperçoit Loretta pâle, la couronne blanche sur la tête et le bouquet au côté. « Ah ! qu'elle est belle ! » Il s'élançe avec joie au devant d'elle. Les jeunes filles le retiennent et veulent l'emmenner. Mais Luidgi résiste et veut rester seul avec sa femme. Loretta fait signe à ses jeunes compagnes de ne pas l'irriter et de s'éloigner.

SCÈNE III.

Luidgi s'approche joyeux de Loretta et la regarde avec amour et bonheur... « Que tu es bien ainsi ! que cette couronne et ce bouquet t'embellissent encore. Tantôt, n'est-ce pas, c'est nous deux qui ouvrirons le bal, je serai ton cavalier ? » et il veut lui prendre la main pour danser. Loretta n'y peut résister plus longtemps, et elle se met à fondre en larmes.

Luidgi étonné veut l'interroger, la consoler, la presser dans ses bras. Elle s'éloigne de lui avec effroi. Etonnement de Luidgi. « Qu'as-tu donc, tu ne

m'aimes plus ? — Ah ! plus que jamais. — Eh bien !... tu m'appartiens !... tu es à moi ! — Hélas ! c'est impossible. — Et comment... qu'est-ce que cela signifie ? »

Loretta sanglote , tombe aux pieds de son amant, lui demande pardon d'avoir sauvé ses jours aux dépens de son bonheur. « Blessé mortellement, tu allais mourir... et pour te rendre à la vie, j'ai renoncé à toi, et je suis unie à un autre. » Elle lui montre sur la toilette à droite les présents du docteur, les bijoux de noces et le contrat qui les unit à jamais.

« Ah ! s'écrie Luidgi, ce contrat est nul. Ce mariage a été contracté par contrainte et par violence ! il doit être rompu ! — Et comment le rompre ? il faut pour cela du crédit, des protections ; et qui nous aidera dans ce procès, qui nous protégera contre les gens de loi, nous, pauvres paysans ?... »

Luidgi pense à la grande dame que le matin il a sauvée. Il ira lui demander secours et protection. Elle est à deux lieues de là au couvent où elle a cherché un asile. Il va sortir. Il entend au dehors des chants d'hyménée... Et si, pendant ce temps, ce nouvel époux, ce docteur voulait user de ses droits ; il aime mieux rester, le tuer et se tuer après ; c'est plus sûr.

Loretta le calme, le tranquillise. « Combien faut-il de temps pour aller au couvent et pour en revenir ? » Luidgi lui montre le cadran de l'horloge qui est au fond du théâtre. — « Il faut au moins deux heures. — Eh bien !

lui répond Loretta, je te jure que d'ici à deux heures... jusqu'à ton retour et à celui de la grande dame notre protectrice, je trouverai les moyens de gagner du temps et de me soustraire à la tendresse du docteur.» Loretta entend sa mère qui l'appelle dans l'appartement à droite. Luidgi ne peut fuir de ce côté, ni par la porte à gauche, où l'on entend le bruit du repas ; il s'élançe par la croisée du fond et disparaît.

SCÈNE IV.

Mathéa et plusieurs jeunes filles viennent chercher Loretta. On l'emmène dans l'appartement à droite pour s'occuper de la toilette de la mariée,

A gauche, pendant ce temps, on entend des toasts, des refrains et le bruit d'une orgie. Sort le docteur, qui a quitté son crêpe et son habit noir. Il est vêtu en marié, le bouquet au côté. Les garçons de la noce, tenant des verres et des bouteilles, le suivent, boivent son vin à sa santé et l'accablent de leurs compliments. Ils montrent au docteur les rubans qu'ils ont à leur boutonnière. C'est la jarrettière de la mariée. Jalousie du docteur, qui s'impatiente de ce qu'il ne s'en vont pas et surtout de ce que sa femme ne paraît pas. Il va plusieurs fois frapper à la porte à droite, et la belle-mère entr'ouvre la porte en lui disant : « Tout-à-l'heure, mon gendre, attendez. » Les garçons de la noce veulent faire danser le marié pour lui faire pren-

dre patience. Il parvient, non sans peine, à se débarrasser d'eux en leur donnant pour-boire, et les met l'un après l'autre à la porte.

SCÈNE V.

Il est seul. Il respire. Il se jette, près de la cheminée, dans un grand fauteuil, où des idées riantes et gracieuses viennent le charmer.

Paraissent enfin sa belle-mère et toutes les jeunes filles du village, amenant Loretta, vêtue d'une simple robe de gaze et couverte d'un voile. Mathéa sort en disant adieu à sa fille qu'elle embrasse.

Le docteur a plus de peine à renvoyer les compagnes de Loretta, à qui celle-ci a fait signe de rester. Mais elles ont beau faire, les différents groupes qu'elles forment autour de la mariée et leurs adieux qu'elles prolongent à dessein ne font que redoubler l'impatience de l'amoureux docteur, qui les congédie, les reconduit jusqu'à l'appartement à droite. Il referme la porte sur elles et revient vivement vers sa femme.

SCÈNE VI.

Les voilà seuls. Loretta regarde le cadran, se rappelle la promesse faite à Luidgi et est fort embarrassée pour la tenir et pour gagner du temps. Le docteur s'approche d'elle et commence une déclaration. Loretta tremblante s'éloigne de lui. Son fiancé veut la rassu-

rer et dissiper ses craintes. Mais de la main elle lui fait signe de se taire. Elle a entendu du bruit. Elle craint qu'on ne les écoute. Elle a peur. Elle est prête à se trouver mal. Le docteur va voir dans le cabinet à droite si quelqu'un n'y est pas caché. A peine y est-il entré, que Loretta ferme la porte sur lui, l'enferme à double tour et se réjouit du succès de sa ruse. Mais le docteur reparait un instant après par la croisée du fond, qui était restée ouverte. Il se fâche d'avoir été ainsi enfermé. « C'est le vent, lui répond Loretta en lui montrant la fenêtre, qui aura fermé la porte. » Le docteur s'étonne de ce que le vent ferme les portes à double tour; puis il se décide à recommencer sa déclaration. Mais il s'arrête encore en voyant Loretta à genoux devant l'image de sa patronne qui est placée au-dessus de la cheminée. Loretta prie, et il semble que sa patronne lui ait inspiré quelque bon moyen, car elle se relève plus tranquille. Le docteur s'approche d'elle, et, plein de joie, il recommence pour la troisième fois sa déclaration. Mais Loretta pousse un cri, porte vivement la main à son pied, se lève en chancelant et regarde avec effroi le long des murs intérieurs de la cheminée.

— « Qu'avez-vous donc ? lui dit le docteur. — Ne voyez-vous pas cet horrible insecte qui grimpe le long du mur ? Non, non, il n'y est plus : il vient de disparaître ; mais il m'a piquée-là..... au coude-pied. — Une tarentule ! s'écrie le docteur » Et, pendant qu'il

regarde sans rien apercevoir , Loretta commence à danser si doucement et si gracieusement, que le docteur n'en conçoit encore aucune alarme. Il pourra d'ailleurs, grâce à son spécifique, calmer quand il le voudra un mal dont les premiers symptômes sont si attrayants, et il cède au plaisir d'admirer sa fiancée. Mais bientôt la danse de Loretta devient plus vive, plus animée. Le docteur, effrayé, ne peut ni la suivre ni l'arrêter. Il saisit enfin un moment où elle vient de se jeter dans un fauteuil, et veut lui faire respirer son élixir. Mais, par un mouvement brusque, Loretta jette en l'air le flacon qui retombe et se brise. Puis elle recommence à danser de plus belle, et en voulant la retenir ou courir après elle, le docteur s'épuise en vains efforts, et haletant, hors d'haleine, il sonne, il appelle et tombe lui-même presque sans connaissance dans un fauteuil.

SCÈNE VII.

On se précipite de tous les côtés dans la chambre nuptiale, la mère, les jeunes filles, les garçons de la noce, et l'on trouve le docteur à moitié évanoui et Loretta dansant toujours. Dès qu'elle aperçoit ses compagnes, elle court au milieu d'elles, et, comme épuisée par l'accès qu'elle vient d'éprouver, elle se laisse tomber inanimée entre leurs bras. On s'empresse autour d'elle. Elle relève alors doucement la tête et dit rapi-

dement aux jeunes filles : « Emmenez-moi, et ne laissez approcher ni ma mère ni le docteur. Et, voyant celui-ci qui s'avance vers elle, elle rejette vivement sa tête en arrière et feint l'immobilité d'une morte.

« Elle n'est plus!!! elle n'est plus!!! disent les jeunes filles au docteur qu'elles repoussent, vous êtes cause de sa mort. » Et les garçons du village, amis de Luidgi, veulent assommer le docteur qui, effrayé, s'enfuit par la porte à gauche, tandis qu'on emporte Loretta par la porte à droite. Sa mère veut la suivre, mais les jeunes filles se mettent devant elle et l'en empêchent. « Elle est morte!... elle est morte!... ce spectacle-là vous causerait trop de mal... c'est à nous, ses amies, à lui rendre les derniers devoirs! retirez-vous, retirez-vous... » Et on entraîne la mère sur les pas du docteur qu'elle accuse de tous les maux et qu'elle menace de sa vengeance.

(*Changement de décoration.*)

Le théâtre représente le village vu du côté de la montagne. Maisons à droite et à gauche. Sur le quatrième plan, les cours et écuries de la maison de poste dont la porte-charretière est ouverte. Au fond, un chemin tournant qui part du village et serpente sur le flanc de la montagne. Il passe devant la porte d'un ermitage qui est situé à mi-côte, puis tourne vers la gauche et plus haut passe au-dessus du toit de l'ermitage. Il est grand jour.

SCÈNE VIII.

Luidgi et la dame inconnue descendent de la montagne, ainsi qu'une sœur tourière qui les a accompagnés. « Oui, madame, s'écrie Luidgi, je suis perdu, on m'enlève celle que j'aime, si vous ne venez pas à mon secours. — Sois tranquille, dit Clorinde, je vais voir cet homme. Allez le trouver, dit-elle à la sœur tourière, dites-lui qu'une dame de Naples veut lui parler et l'attend là dans cette maison. » Elle entre dans une des maisons à gauche. La tourière sort par la droite.

SCÈNE IX.

Luidgi seul un instant, entend des sons religieux, un air de marche. Il écoute avec étonnement. Il voit s'avancer un cortège : ce sont les jeunes filles du village qui portent une de leurs compagnes à la chapelle et sur le lit de parade où elle doit rester exposée. Elle a le visage découvert et sur son front une couronne de roses blanches. Paraissent d'abord les notables du pays, puis les jeunes filles tenant des fleurs, des rubans, et jetant des feuilles de roses sur le corps de leur compagne.

On apporte Loretta au bord du théâtre à gauche. Luidgi pousse un cri déchirant et se précipite à

genoux près du corps de sa bien-aimée; il prie et sanglote. Tout à coup et pendant que toutes les personnes du cortège sont prosternées, Loretta soulève doucement sa tête et appuie ses lèvres sur le front de son amant penché vers elle. Luidgi veut pousser un cri de surprise et de bonheur. Loretta lui ferme la bouche, lui fait signe de garder le silence, se remet vivement dans l'attitude d'une morte, et les jeunes filles ses compagnes, qui sont d'intelligence avec elle, replacent le voile sur sa tête; tout le monde se relève, le cortège se remet en marche, se dirigeant vers la montagne.

Quelques-unes des jeunes filles qui entourent Loretta font signe à Luidgi de se rendre à l'instant dans la chapelle.

Le cortège gravit lentement la montagne pendant que Luidgi, transporté de joie et seul sur le devant de la scène, regarde la chapelle qui est à mi-côte, et dit : « C'est là qu'on me recommande de me rendre, je n'y comprends rien; mais obéissons!... allons-y. »

Pendant ce temps, le cortège a monté lentement la colline. Il entre dans la chapelle, où l'on dépose Loretta. Il ne reste auprès d'elle que les jeunes filles ses amies. Les portes se referment, et le cortège continue sa marche de l'autre côté de la montagne. A mesure qu'il s'éloigne, Luidgi monte la colline; et au moment où il va pour entrer dans la chapelle, Loretta se présente devant lui à la porte.

Les deux amants sont dans les bras l'un de l'autre sous le porche de la chapelle, pendant qu'en ce moment même le cortège passe sur la montagne au-dessus de leur tête.

« Viens, lui dit Luidgi, partons. » Mais dans ce moment, sur le devant du théâtre, se passe une autre scène.

La sœur tourière rentre par la droite, amenant avec elle le docteur qui a repris son habit noir et un crêpe à son chapeau. « Oui, monsieur, lui dit la sœur tourière, c'est une grande dame qui désire vous parler. — Une dame malade qui veut me consulter? — Probablement, la voici. » Et la sœur tourière lui montre Clorinde, qui, couverte de son voile, sort de la maison à gauche. Le docteur l'aborde, la salue, et veut lui tâter le pouls.

Elle relève son voile, et tous les deux poussent un cri : « Dieu! mon mari! — Dieu! ma femme que je croyais morte! » A ce cri, Loretta, qui les observait de l'ermitage, est descendue de la montagne en courant. Le docteur se retourne, et pousse un nouveau cri de surprise en voyant son autre femme également ressuscitée.

Luidgi, qui était resté près de l'ermitage, saisit la corde de la cloche qu'il fait résonner.

A ce bruit redescendent toutes les personnes du convoi, accourent tous les gens du village. Mathéa la mère se jette dans les bras de sa fille. Le docteur jure

à sa femme que, depuis qu'il a appris son assassinat par les brigands, il a toujours été inconsolable, et lui montre le crêpe noir tout neuf qu'il a à son chapeau. Clorinde attendrie lui ouvre les bras, tandis que de l'autre côté Luidgi embrasse Loretta. « Et votre rival, lui dit Clorinde, où est-il ? que nous vous en débarrassions. — C'est inutile, répond Luidgi qui veut ménager le mari de sa bienfaitrice. Le mariage était nul, il est rompu. Mon rival renonce à ses droits et s'éloigne; votre présence seule a tout fait. »

En ce moment paraît la voiture du docteur tout attelée et conduite par un des postillons de Mathéa. Clorinde s'approche des jeunes époux et les présente à son mari, qui est forcé d'unir lui-même Luidgi à sa seconde femme, et de partir avec sa première qui monte avec lui en chaise de poste. Tableau. La toile tombe.

FIN.

20 JY 63